

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél. : 01 40 05 91 29 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

Au cours d'une soirée à La Lucarne, j'ai évoqué le projet d'un numéro de notre gazette qui serait centré sur le thème : « Écrire en français ». L'une de nos fidèles a trouvé le projet incongru puisqu'il lui paraissait évident que nous n'allions pas écrire en chinois. J'ai répondu que cette objection traduisait le sentiment un peu dépassé qu'il y a une équivalence entre francophonie et France. Pour des auteurs hexagonaux, écrire en français paraît évident, même pour les rares qui maîtrisent l'occitan ou le breton. Mais pour nombre d'auteurs extra-hexagonaux, cela ne va pas de soi comme le montrent plusieurs des textes qui suivent. Même si l'on s'en tient aux quatre coins de l'hexagone (c'est exprès), le fait de s'exprimer en français n'est pas aussi évident qu'il paraît à notre amie. Trop d'auteurs débutants, pas assez démarqués de leur formation scolaire, écrivent dans une langue apprêtée qui sent l'huile de coude. J'aime le conseil que donne Béatrix Beck. Pour elle, celui qui a décidé d'écrire, plus que d'apprendre, doit s'efforcer de désapprendre. Il faut commencer par se refaire une virginité.

Paul Desalmand

Béatrix Beck, *Confidences de gargouille*, Grasset, 1998.

Saint-Parize-le-Châtel, Paris et retour

JEAN-MARIE RENAUD

Ma relation à la langue française, s'est articulée en deux temps. Le départ de mon Nivernais natal en direction de Paris. Le retour au village, un an plus tard.

J'avais sept ans. Mes parents émigrèrent à Paris en 1944. Je quittais l'école de mon village pour me retrouver dans un cours élémentaire du XVIII^e arrondissement. Une autre planète. Les gamins virent bien qu'ils avaient affaire à une créature venue d'ailleurs, articulant des tournures curieuses, incompréhensibles parfois, assaisonnées d'un fort accent plouc. Je ne savais pas m'exprimer autrement, ignorant même qu'il y eût un autrement. Vilain petit canard qu'on laissait seul en plan sur le ciment gris de la cour, dont on se moquait, que l'on bousculait un peu, à qui l'on faisait des chatouilles. Ils avaient découvert que je les craignais. Plus que mortifié, j'étais déconcerté.

Les taquineries se poursuivaient en classe. Quand la maîtresse tournait le dos pour écrire au tableau, l'un me pinçait, ma voisine m'enfonçait les doigts dans les côtes. Un jour la rage me



La classe de Jean-Marie Renaud à Saint-Parize-le-Châtel en 1944.

prend. J'attrape à deux mains la natte de ma tortionnaire et je tire dessus avec la force d'un sonneur de cloches. Le cri fait se retourner la maîtresse qui me surprend encore agrippé à la chevelure tel un preneur de scalp. Je me vois vertement invité, au regard de ma récente arrivée, à plus de retenue. Cherchant à me justifier, je dis : « Mais M'dame, elle m'a gueurrliché ! » L'institutrice bouche en O majuscule, sourcils en accents circonflexes, reste figée. Je répète plus haut : « Alle arrête pas de m'gueurrlicher ! » Silence. J'ai pourtant parlé fort, presque crié, pourquoi est-ce qu'on ne m'entend pas ? Est-ce un de ces cauchemars où l'on voudrait hurler, appeler au secours, mais rien ne sort, la gorge est bloquée ? Le malaise

Suite page 4.

Claire Fourier, l'utopie ou la mort

Interview d'Armel Louis



LOUIS MONIER

Armel Louis : Vous étiez d'abord bibliothécaire. Comment avez-vous traversé le miroir afin de devenir écrivain ?

Claire Fourier : Longtemps je n'ai écrit que des lettres. C'était le titre initial de *Ce que dit le vent d'ouest* et c'est celui d'un chapitre de *Je ne compte que les heures heureuses*. Je suis venue au livre par la lettre. Exerçant mon métier par intermittence, car épousant la carrière itinérante de mon mari, j'étais régulièrement séparée de mes amis qui devenaient des correspondants. Un jour, j'ai eu envie d'élargir le petit monde de ces correspondants et d'écrire une longue lettre au vaste monde. Tous mes livres sont marqués au coin de la lettre, *Métro ciel* en tête.

Romancière, diariste ou poète, vos textes ont une résonance fortement autobiographique. Pourquoi ?

Autobiographique est inexact. J'ai pris le parti de la subjectivité. Au vrai, chacun ne fait que témoigner ; dire le contraire relève de la simagrée. Un livre est mitoyen entre l'auteur et le lecteur, dit Guéhenno. Mes livres sont moi et sont plus que moi. Ils partent de ce qui m'a touchée, traversée, c'est-à-dire de mon « prochain ». Et ils tâchent d'aller vers lui, en

traduisant ce que la fraternité m'a fait percevoir. Au frémissement des antennes, s'ajoute l'effort de réflexion – il s'agit de faire entendre une voix. C'est la dimension poétique du travail d'écriture.

Dans deux de vos romans, le sujet central est la guerre, celles d'Indochine et de 1940. Dans le dernier, Les Silences de la guerre, vous répondez soixante-dix ans après au célèbre livre de Vercors, Le Silence de la mer. Comment ?

Jean Vercors a écrit un livre d'homme et de propagande. J'ai écrit un livre de femme, au plus près de la réalité. Un jour, l'idée de reprendre le sujet s'est imposée à moi comme un devoir. Tandis que Vercors enferme ses personnages dans le mutisme, j'ai fait dialoguer, dans une maison réquisitionnée près de Brest, un officier de l'Organisation Todt, travaillant au Mur de l'Atlantique, un père et sa fille de vingt ans. Ils évoquent le passé de leurs pays respectifs (le Prussien, la résistance de son pays à un autre Führer : Napoléon). Le père, résistant, se prend d'amitié pour l'officier du génie qui se révèle antinazi. Hermann et Glaoda refusent de se soumettre aux ordres déliants des histrions politiques et vont vivre leur amour sur fond de délicatesse et de goût pour la peinture de C.D. Friedrich, originaire de la Baltique comme l'officier. Tous les trois choisissent d'entrer dans une résistance supérieure – résistance à la guerre elle-même. Histoire d'estime et d'amour, inspirée par l'Internationale de l'esprit

prônée par Romain Rolland et par l'esprit chrétien : « Aimez vos ennemis ». Pas de mur mental, en plus du Mur de l'Atlantique. Au-dessus de la haine, imprimé sur le bandeau du livre, rappelle le titre que l'écrivain pacifiste et européen avait d'abord donné à *Au-dessus de la mêlée*.

Vous partagez votre vie entre Paris et Carnac. Quels liens entretenez-vous avec la langue française et le breton ?

Je ne comprends, ni ne parle le breton. Enfant, j'ai entendu sa musique et je sens bien que cette langue ensemble incisive et cadencée, imagée, coule dans mes veines ; elle me vient au bout de la plume. J'apprécie la langue française nette et limpide.

Quels sont vos maîtres en littérature d'hier et d'aujourd'hui ?

Montherlant, pour la langue à la fois simple et somptueuse, l'écriture qui claque au vent. Colette, pour la langue parfumée. Louise Labé, pour l'élan amoureux et la langue verte et fraîche, enlevée. D.H. Lawrence, pour la vision cosmique et la « conjonction des sangs » sur laquelle il fonde l'amour. Issa, pour le regard tendre et fantaisiste qu'il pose, à travers le haïku, sur l'humble vie de tous les jours. D'autres aussi, bien entendu. Celte, je me sens humble fille de Joyce : sa méthode digressive, spiralee (typiquement celtique), qui ramasse une vie dans une poignée d'heures ou de jours, s'impose à moi.

Parlez-nous de vos éditeurs.

Les éditeurs ont chacun sa sensibilité. J'ai eu une relation

privé avec Jean-Paul Rocher, de tendance anarchiste, qui a décidé une fois pour toutes de me faire confiance parce qu'il appréciait une manière, disait-il, de « saisir les

choses par le travers ». C'est une chance, car cela m'a permis d'écrire à partir de l'exigence intime et de suivre ma pente sans attacher d'importance au sort de mes livres. Pour

des raisons de santé, il n'a pu éditer *Les Silences de la guerre*. Plusieurs éditeurs voulaient ce texte, il m'a semblé juste de le donner aux éditions Dialogues.

Pessoa : son nom était personne

Igor Bensasson

Fernando António Nogueira Pessoa est né à Lisbonne, en 1888.

Il est orphelin de son père à l'âge de cinq ans. De 1898 à 1905, il vit à Durban, sa mère s'étant remariée avec le consul du Portugal en Afrique du Sud, où il reçoit une éducation anglaise.

En 1907, il ouvre à Lisbonne un atelier de typographie. Ce sera un échec.

L'année suivante, il entre au journal *Comércio* en qualité de traducteur indépendant pour différentes entreprises d'import-export, ce qui sera, jusqu'à sa mort, sa principale source de revenus.

Mais la vie des poètes existe ailleurs que dans ce que l'on nomme abusivement la vie réelle. C'est leur œuvre et leur monde intérieur qui constituent leur biographie.

Le 8 mars 1914 exactement, Pessoa passe de l'irréalité de sa vie quotidienne à la réalité de ses fictions :

« Un jour [...] je m'approchais d'une haute commode et prenant une feuille de papier, je me mis à écrire, debout, comme je le fais chaque fois que je peux. Et j'ai écrit trente et quelques poèmes d'affilée, dans une sorte d'extase dont je ne saurais saisir la nature. Ce fut le jour triomphal de ma vie et je ne pourrai en connaître d'autres comme celui-là. »

Dans le cas de Pessoa, ce n'est pas une, mais plusieurs dizaines de biographies qu'il faudrait écrire. Schizophrénie littéraire, dédoublement ou multiplication de sa personnalité, Pessoa voit surgir en lui des personnages imaginaires, sortes de créatures poétiques.

Des créatures imaginaires

Ces créatures qui l'habitent, il les nommera hétéronymes. Chacun d'eux connaît des origines et une existence propres. Parmi eux, Alberto Caeiro, né à Lisbonne, orphelin très jeune, qui n'a pas beaucoup fréquenté les bancs de l'école, est le paganisme incarné : il ne croit en rien, il existe. Il est notamment l'auteur du *Gardeur de troupeaux*.

Alvaro de Campos, d'ascendance juive, que Pessoa appelle son fils, est devenu ingénieur naval. Auteur, entre autres, du *Bureau de tabac* « qui ouvre l'ère de l'absurde, de l'humour triste, d'un existentialisme penché sur son narcissique miroir où il pressent le plissement des premières rides » selon le poète Armand Guibert.

Ou encore Ricardo Reis qui vivait encore au Brésil en 1935, et y est peut-être mort. Élevé dans un collège de jésuites, latiniste par devoir et semi-helléniste par goût, il est une espèce d'ermite philosophe. Il est notamment l'auteur des *Odes*.

Plus de vingt ans après, Fernando Pessoa prend des notes en vue d'un ouvrage qu'il pensait intituler *Livro do Desassossego* et qu'il attribue à l'un de ses hétéronymes, celui-ci à demi-fictif, d'un humble employé de bureau, Bernardo Soares.

Des œuvres imaginaires

Journal intime d'un voyageur immobile qui se lit au fil des états d'âmes et des rêves de l'auteur, *Le Livre de l'intranquillité* est une introspection poético-philosophique d'une richesse infinie. La pensée s'y déploie au rythme d'une

Suite page 5.

SOMMAIRE

• page 1 •

Édito,
P. Desalmand.
et
*Saint-Parize-le-Châtel,
Paris et retour,*
J.-M. Renaud.

• page 2-3 •

Claire Fourier
Interview d'A. Louis.
et
Pessoa, son nom était personne,
I. Bensasson.

• page 4 •

Saint-Parize-le-Châtel (suite),
et
Transgression,
C. Rimet.

• page 5 •

Pessoa (suite),
Les soirées de La Lucarne
et
Quel prix !

• page 6 •

À monsieur le censeur, slt,
F. Blanchard.

• page 7 •

Écrire en français en Amérique,
L. Gauvin.

• page 8 •

Écrire en français en Amérique,
(suite),

Du logique à l'affectif,
P. Le Divenah.

et
La tortilla, ça suffit !

D. de Coustalou.

• page 9 •

J'écris en français parce que...,
A. Mabanckou.

• page 10 •

Hoquet,
poème de L. G. Damas.

• page 11 •

*Peut-on écrire de façon créatrice
dans plusieurs langues à la fois ?*
M. Albert-Levin.

• page 12 •

La lang' n'a point le zo,
B. Testa.

et
Livres : Comment parler belge ?

Suite de la page 1.

Saint-Parize-le-Châtel, Paris et retour

croissant fait de ma cervelle inquiète s'extraire un vocable incertain. Je tente : « Mais M'dame, elle m'a chatouillé. » Sourire. Soulagement. « Eh bien voilà ! Mais petit, il te faudra désormais apprendre à parler comme tout le monde. »

Juillet, les vacances. Gare de Lyon. Le brouhaha des grandes gares, les secousses rythmées des roues de la locomotive lancée à toute vapeur, grelots des passages à niveau... Tout cela n'était que la continuité de la ville grondante. Mais voici la frontière. La locomotive souffle,

deux pinsons se renvoient leur ritournelle d'été, l'employé SNCF longe le wagon en déclamant : « La Charrité-sur-Louère. Dix minutes d'arrêt. » C'était pour moi un chant de bienvenue qui m'annonçait que je retrouverais, sous peu, l'odeur des vaches, la sonnerie de l'horloge comtoise, le claquement des ronds de la cuisinière. Bonheur. Je cours vite place de la Poste retrouver les copains laissés là un an plus tôt pour prendre de leurs nouvelles et surtout me vanter de mes hauts faits parisiens.

Mais l'exposé de mes exploits ne suscite pas l'étonnement escompté, pas de questions, aucun commentaire. Visages fermés, regards incrédules. Je me tais net. Épais silence. Je sens monter une angoisse bien proche de celle ressentie dans mes premières semaines au cours Laflesselle. Que m'arrive-t-il encore ?

L'explication m'est offerte par un grand. À l'arrière, par-dessus les autres, il me lance : « Te t'es déparlé ! » Et, tournant les talons, ils me laissèrent seul, sur le trottoir de la Poste.

J.-M. Renaud.

Transgression

Caroline Rimet

Dans une autre vie, j'ai eu un amant fétichiste. Mais pas au sens où on l'entend habituellement. Il était amoureux des mots et de la syntaxe, sans doute plus que de moi-même. J'étais priée de ne lui écrire qu'en alexandrins et il exigeait en plus que je me conformasse aux règles de la concordance des temps. Une femme amoureuse étant capable de tout pour être aimée en retour, je me pliais bien volontiers à ses caprices.

Un jour pourtant, le contrôle permanent que j'exerçais sur mon écriture depuis des mois se relâcha et je lui déclarai, une fois de plus, ma flamme en prose. Il me fit aussitôt part de son agacement. Je me demande ce qui se serait passé si j'avais eu l'outrecuidance de faire une faute d'orthographe. Sans doute aurais-je subi une réputation pure et simple.

Après, je me suis lassée et me suis mise en quête d'un nouvel amant. Je n'avais que l'embarras du choix car, les sites de rencontre se multipliant sur Internet, je n'avais plus qu'à cliquer et cliquer

encore. Hélas, dès les premiers messages reçus, j'ai compris que mon désir serait en berne pour une durée indéterminée : ils étaient tous truffés de fautes d'orthographe. L'un avait une IMANCE envie de me rencontrer, et les autres CHERCHER depuis longtemps le grand amour.

Accablée par ces mauvais traitements infligés à ma langue, je me dis que je savais maintenant ce que j'avais perdu... Rien de tel qu'une bonne journée de shopping pour me remettre : mais au lieu d'acheter des romans (trop désespérants dans mon état), je décidai de consommer avec frénésie des objets inutiles et coûteux. Je commençai par ma boutique préférée, débordant de purs objets d'art en soie et en cachemire, rien que du beau, du doux, du superflu, du jouissif. Mon projet cependant tourna court lorsque j'aperçus les stores baissés et l'écrêteau sur la porte close :

FERMEZ POUR CAUSE D'INVENTÈRE

Suite de la page 3.

polyphonie ponctuée par d'existentielles contradictions. Ruptures ou violations de syntaxe, images audacieuses, néologismes, obscurité, mélanges de styles, qui parsèment le texte, sont autant d'interventions de Pessoa pour traduire le mystère et l'inconnu : « De l'autre côté de moi, bien loin derrière l'endroit où je gis, les silences de la demeure touche l'infini. J'écoute la chute du temps, goutte à goutte, et aucune des gouttes qui

tombent n'est entendue dans sa chute. J'écoute mon cœur physique, oppressé physiquement par le souvenir, réduit à rien, de tout ce qui a été... » Visionnaire, qui ne connaissait rien et qui connaissait tout, conscient de l'inconvénient d'être né avant Cioran, le poète Pessoa vous conduira aux confins de votre âme et du néant, vers l'abîme de votre altérité, comme personne.

Igor Bensasson.

Soirées de la Lucarne

- Mercredi 18 janvier à 18 h

Vernissage des photographies de Jacques Crenn



Des photos flirtant avec les monstres, les maladies, la beauté transformée, troublantes et fascinantes.

Site : www.jacquescrenn.com

Exposition : du lundi 9 au samedi 28 janvier.

- Jeudi 19 janvier à 19 h 30

Soirée Humour toujours

autour de la revue *Poésie/Première*. Humour et poésie avec Patrick Biget, Guy Chaty et Jean-Paul Gireaux.
Site : poesiepremiere.free.fr

- Samedi 21 janvier à 19 h 30

Slam et chanson



avec Camille Case et Aurélien Rozo. Camille Case ne chante pas, ou presque pas, ses mots le font pour elle. Sa voix caresse les oreilles et l'âme, et ses poèmes engagés questionnent en douceur l'air du temps, ses amours et ses frontières...

- Mercredi 25 janvier à 19 h 30

Soirée Outremer

Poésies autour de la Nouvelle-Calédonie et qui inspirent le voyage, avec Bruno Doucey, Anne Bihan et Imasango.

- Vendredi 27 janvier à 19 h 30

Soirée de « Ceux qui disent non »

avec Muriel Szac. *Présentation de « Non à l'individualisme »*, de Murielle Szac, Gérard Dhotel, Bruno Doucey, Maria Poblete, Elsa Solal et Nimrod ; *Émile Zola : « non à l'erreur judiciaire »* de Murielle Szac et *Harvey Milk : « non à l'homophobie »* de Safia Amor.

- Mercredi 1^{er} février à partir de 18 h

Vernissage de l'exposition « Quand le passé dialogue avec le présent »

Peintures de Marie-Claire Calmus.

À 20 h : présentation de ses livres *Dures procédures* et *Le Symbolisme au quotidien*.

Exposition : du lundi 30 janvier au samedi 11 février.

- Jeudi 2 février à 19 h 30

Soirée chansons

avec Niño Géma pour son nouveau CD *Rivages d'aquarelle*.

Mercredi 8 février à 19 h 30

Le Maroc aujourd'hui

avec Abdellatif Laâbi. Présentation de son essai *Maroc, quel projet démocratique ?* et ses poèmes *Zone de turbulences* (éd. de la Différence).

- Jeudi 9 février à 19 h 30

La dette ou la diète ?

autour de *La France que nous voulons* (éd. Les points sur les i) avec El Yamine Soum et Anas Jaballah.

Plus de détails sur : <http://lucarnedesecrivains.free.fr> La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris - Tél. : 01 40 05 91 51.

QUEL PRIX !

« Enfin les jurés Nobel s'avaient de mon existence et me décernaient leur prix. La nouvelle me surprit un peu, bien sûr, mais comme nous pouvons l'être quand un mauvais payeur s'acquitte soudain de ce qu'il nous devait. Et je me ren-

dis à Stockholm pour recevoir mes lauriers, avec une satisfaction tempérée que m'inspirent ces cérémonies protocolaires et la conscience aiguë de la vanité des triomphes. Or, quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre, en arrivant, que

m'était attribué, en fait, le Prix Nobel d'économie, le jury ayant voulu récompenser, je cite : « la prouesse de vivre de ma plume depuis vingt-cinq ans avec si peu de lecteurs. »
Éric Chevillard, sur son blog,
14 novembre 2011.

À monsieur le censeur, slt*

FRANÇOISE BLANCHARD

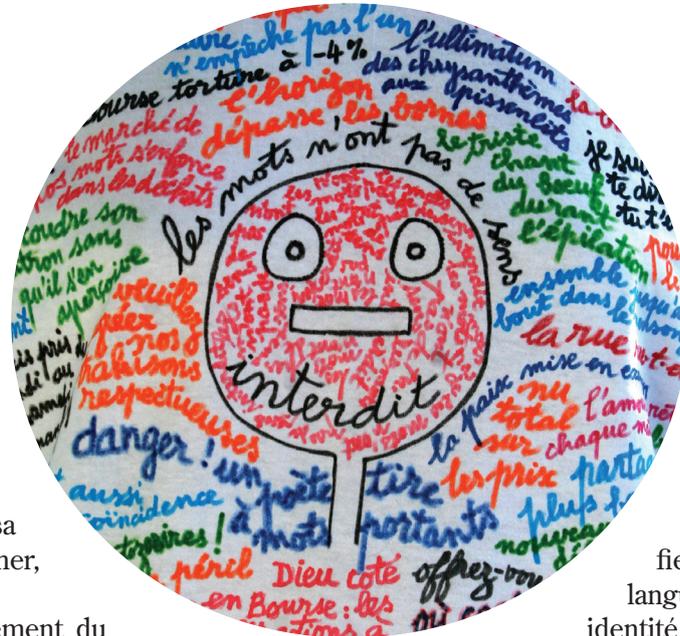
Illustration : Patrick
Le Divenah.

Écrire en français. Et pourquoi en français ? C'est **écrire** qui compte. Écrire c'est peindre... sculpter, baiser, composer une sonate ou une chanson, semer sa salade, souffrir, aimer, vivre...

Pas besoin de complément du genre : comment, pour quoi, pour qui, pour quand ?
« Vous peignez quoi ?
— Je peins la girafe.
— Vous écrivez quoi ?
— Commence par lire, tête de nœud ! »

Je sais, cher ami, ton étrange peine, tu as gâché une nuit d'amour avec ta blonde pas à cause de la rose que tu lui refusais, mais pour un petit *malgré que* dans sa jolie bouche et moi, pauvre pomme, je t'avoue que j'ai perdu un expert-comptable, de surcroît Suisse, parce que son tendre *si je serais vous* m'avait fait reculer d'un pas. Et la tendresse bordel !!

Si Genet, si Céline, avaient appris à écrire dans les ateliers d'écriture qui fleurissent sur le macadam, on n'aurait pas... *C'est à cela que ça sert, à ça seulement, un homme, une grimace, qu'il met toute une vie à se confectionner, et encore qu'il arrive même pas toujours à la terminer tellement qu'elle est*



lourde et compliquée la grimace qu'il faudrait faire pour exprimer toute sa vraie âme sans rien en perdre.

On pille, gaspille, vole, paraphrase, périphrase, plagie, wikipédie, copie-colle, couche avec les mots d'autrui pour être en tête de gondole à Venise.

Écrire correctement, sans faute de syntaxe, est aujourd'hui à la portée de tous les écrivains ratés et les correcteurs s'en chargeront si besoin, répression des fraudes et répression des phrases... Oh ! Les déferlantes des salons... où tout le monde se croit écrivain et nous bassine avec la douleur de la page blanche. *Soyez maçon si...* Nos livres sont traduits dans le monde entier et nous avons accès à toutes les publications ; ma famille ne lit que des romans étrangers, américains, japonais, suédois... la concurrence est dure ! Un cousin américain, pure souche d'un bled du Texas, me dit sa passion pour *Le Père*

Goriot. Je l'aurais embrassé ! Moi, c'est Steinbeck, *Les Raisins de la colère*... Alors naissent les printemps de la francophonie où les gens d'ailleurs sont fiers d'écrire dans notre langue tout en gardant leur identité : Andreï Makine a écrit en français son *Testament*... et m'a fait traverser sa Russie sur un traîneau de neige.

Je me dis que la beauté est partout dans les mots, elle est dans toute parole, elle est le verbe et quand j'écoute *Mistral gagnant* de Renaud, *Je veux être un homme heureux* de Scheller, ou *La nuit je mens*... de Bashung, elle est là aussi.

Je suis une Madame de La Sablière, jamais sans mon La Fontaine, jamais sans mon chat ! J'ai toujours *Andromaque* dans mes bagages ; il y aura aujourd'hui un polar, une bande dessinée, *Vendredi ou la vie sauvage* pour ma Léna de onze ans, les sms ingénieux de son frère... et du rap dans le Blackberry. C'est ça écrire en français...

Écrire, c'est crier, c'est un enfantement dans la solitude... pour raconter la vie, la mort, tout ce qui est déraisonnable ou obéissant... *et qu'importe le flacon, pourvu qu'...*

*slt : salut en langage français sms.

Écrire en français en Amérique

LISE GAUVIN

Lise Gauvin a publié plusieurs ouvrages consacrés à la littérature québécoise et aux littératures francophones, parmi lesquels *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec* (Boréal, 2000), *L'Écrivain francophone à la croisée des langues* (Karthala, 2000) et *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* (Seuil, Points, 2004, 2010). Pour ce qui est de l'écriture de création : *Lettres d'une autre ou Comment peut-on être québécoise* (Typo, 2006), *Un automne à Paris* (Leméac, 2004) et *Quelques jours cet été-là* (Punctum, 2007).



Le français est ma langue natale, ma langue maternelle, ma langue d'amour, ma langue d'amitié. Ma langue d'écriture aussi. Les autres viennent après, en second. Car quel que soit le degré de familiarité que je peux avoir avec elles, elles n'atteignent que la partie cérébrale de mon être, laissant le cœur intact.

Écrire en français en Amérique, c'est d'abord ne pas trop savoir dans quel chapitre de l'histoire littéraire se situer. Littératures périphériques, régionales, mineures, petites littératures : il semble qu'on ait du mal à désigner ces littératures qui, osons le dire, font partie de l'exception culturelle américaine (les francophones représentent 2% de la population totale de l'Amérique). Mais toujours se pose, dans ces dénominations, la question du comparant et du comparé, ou, si l'on préfère, la question de l'échelle, du kilomètre zéro, du point de vue adopté.

Quoi qu'il en soit de leur désignation, les littératures francophones d'Amérique partagent le fait d'être écrites dans des

contextes où le français se trouve en relation concurrentielle, voire parfois conflictuelle, avec d'autres langues, et tout particulièrement l'anglais. Ce qui entraîne chez ces écrivains se situant « à la croisée des langues » une sensibilité particulière à la problématique langagière, soit une *surconscience linguistique* qui fait de la langue un lieu de réflexion privilégié, un espace de fiction, voire de friction. Je crois, en effet, que l'écrivain québécois partage avec celui des autres littératures francophones une sensibilité particulière à la problématique des langues, sensibilité qui s'exprime par de nombreux témoignages attestant à quel point l'écriture, pour chacun d'eux, devient synonyme d'inconfort et de doute, à quel point elle est pratique du soupçon. La notion de surconscience renvoie à ce que cette situation d'inconfort dans la langue peut avoir à la fois d'exacerbé et de fécond. Cette situation, Gaston Miron l'avait un jour résumée dans une admirable formule : « Parfois je m'invente, tel un naufragé, dans toute l'étendue de ma langue* ». »

Ainsi, la notion de naufrage, qu'on peut remplacer par celle de langue menacée, habite, à des degrés divers selon les générations, la conscience de l'écrivain québécois et l'oblige à un *devoir de vigilance*, à descendre dans la rue et à manifester pour le statut juridique de sa langue. Non sans lassitude parfois.

Aussi, dirais-je que les littératures francophones d'Amérique sont d'abord des *littératures de l'intranquillité*. Cette dénomination que j'ai déjà proposée pour l'ensemble des littératures francophones s'applique tout particulièrement à celles d'Amérique. Littératures de l'intranquillité dans ce sens que rien ne leur est acquis. On sait qu'écrire, de quelque lieu que l'on provienne, consiste à faire profession d'intranquillité. Ceci étant dit, je crois qu'il y a des degrés dans l'intranquillité et que celle-ci peut emprunter diverses formes. Partagé entre différentes langues ou différents usages de la même langue, les écrivains d'Amérique doivent inventer des stratégies d'écriture qui leur permettent d'atteindre

Lise Gauvin était l'invitée de La Lucarne le 16 mars 2011 pour présenter *L'Imaginaire des Langues, des entretiens avec Édouard Glissant* (Gallimard, 2010) et *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation* (Hurtubise, 2010).

* Cf. Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, éditions Karthala, 1997, p. 57.

Suite page 8.

Suite de la page 7.

des publics immédiats ou éloignés sans pour autant tomber dans un marquage exotisant. Inventer une langue, c'est donc aussi, pour eux, créer de nouvelles poétiques narratives.

Écrire en français en Amérique, c'est participer à ces littératures de l'intranquillité que je tente de nommer. Le paradoxe de l'intranquillité, c'est qu'elle s'inscrit

dans une durée, qu'elle persiste et signe. « Si peu que j'aie écrit, la littérature est toute ma vie », déclarait Miron. Et ainsi de plusieurs autres. Dont je suis. Écrire, pour moi, c'est affirmer une présence et une déviance. Écrire, c'est se situer en dehors des sécurités externes.

Écrire en français en Amérique, c'est accepter de s'inscrire

dans une dynamique de l'instable, une poétique du doute et de l'incertain, une pratique du soupçon. L'intranquillité est une force, un privilège que les littératures francophones d'Amérique partagent avec d'autres qui, sur la scène du monde, déroutent et dérangeant, car elles ne seront jamais établies dans le confort ou l'évidence de leur statut.

Lise Gauvin

Du logique à l'affectif

Après la mort du point-virgule, ce fut bientôt la virgule qui se révéla moribonde, victime de plusieurs virus venus de l'internet, des messages téléphoniques, des corrections et traductions automatiques, de l'obsédant souci de rentabilité et du remplacement progressif de l'école par le téléenseignement. Tandis que les guillemets et les deux-points étaient sous perfusion et que le point lui-même vacillait, on constatait paradoxalement que le sort des points d'exclamation ne

PATRICK LE DIVENAH

suscitait aucune interrogation, que l'usage des points d'interrogation ne risquait guère d'être suspendu et que l'on s'exclamait sur le foisonnement des points de suspension.

Il y avait une évidente disparition des signes purement informatifs au profit des signes expressifs : la civilisation, submergée d'informations, tournait désespérément ses espoirs vers d'ultimes émotions et, dans sa quête de valeurs, détrônait les grammaticales pour vénérer les affectives.

Extrait de
Mémoire de l'Imaginaire, Fragments, P. Le Divenah, Passage d'encre, coll. Traces, 2011, 17 €. www.inks-pas-sagedencre.fr

PATRICK LE DIVENAH



La tortilla, ça suffit !

DELPHINE DE COUSTALOU

Élie Lafon, originaire du Lot, écarte le mot « occitan » et préfère parler de son « patois ». Il fait remarquer, au passage, que l'on observe de nombreuses variations dans la façon de s'exprimer avec cette langue méridionale d'un endroit à l'autre. En des temps déjà lointains, puisque cela nous situe sous Franco, il était camionneur et fut amené à se rendre régulièrement en Espagne. Timide, ne

connaissant pas la langue, il se vit contraint, pendant trois semaines, de se contenter, pour ses repas, de la seule chose dont il connaissait le nom : de la *tortilla*, une omelette assez compacte qui, à son goût, baignait un peu trop dans l'huile d'olive. Il s'aperçut un jour – peut-être était-il moins apeuré – que nombre de mots de base articulés par les clients du restaurant étaient bien proches de ceux de son « patois » et que,

le parlant, il pouvait varier les menus en commandant notamment de la viande. Il fallait cependant prendre quelques précautions. Dans son village, on dit *lo troufo* pour désigner la pomme de terre (en latin *trufa* se rapporte à tout ce qui pousse sous la terre). Une commande un peu trop précipitée dans sa langue maternelle aurait pu lui valoir une bonne platée de truffes et une addition un peu salée.



J'écris en français parce que...

ALAIN MABANCKOU

— Lors d'une signature de livres à Lille, un homme qui m'observait de loin depuis un moment s'approcha, se saisit du dernier roman que j'avais publié, le reposa quelque temps après sur la pile et lâcha :

— Et pourquoi donc l'éditeur n'a-t-il pas mentionné le nom de votre traducteur ?

C'est grâce à cet homme que je voudrais répondre ici. Depuis, je sais qu'il lit beaucoup la littérature africaine d'expression française.

J'écris en français parce que, cher Monsieur, cette langue, je l'ai trouvée chez moi, en parfait état, riche, imagée, étincelante. Comme les langues africaines, le français circulait dans les quartiers, dans les bars. On l'entendait dans la bouche du saoulard qui délirait jusqu'à l'aube, dans celle du croque-mort ou du prêtre noir – ce dernier était le seul à risquer un subjonctif imparfait durant l'oraison funèbre (toujours en français, s'il vous plaît). Cher Monsieur, j'écris en français parce que c'est avec cette langue que j'ai découvert les mots. C'est avec elle que je l'ai emporté sur un ami lorsque nous courtisions la même copine au collège, lui le faisait en *langue*, moi je convoquais Lamartine, m'appuyais sur Verlaine ou interpellais Ronsard. Avec le français, j'ai réalisé que la parole, la pensée, l'imaginaire pouvaient être *marqués*. Que l'émotion n'habite pas que la voix, mais aussi une page peuplée de *signes*. J'écris en français parce que c'est en français que j'ai pour la première fois *lu* et commencé à voyager à travers ces lectures... Toutefois, cher Monsieur, je qualifie ma relation

avec le français d'*adoption simple* (les liens avec les langues africaines ne sont pas rompus, à la différence de l'*adoption plénière* qui impliquerait alors de gommer sa propre culture, d'intégrer complètement la famille de l'adoptant, en l'occurrence, la langue française). Je ne renierai jamais l'influence des langues africaines – et c'est sans doute pour cela que j'ai conservé un *accent*, même dans mes livres !

D'ailleurs j'ignore dans quelle langue je rêve, encore moins dans laquelle je pense. Je me contente de rêver, de penser... et de mettre les paroles par la suite. Je crée d'abord, je donne une langue ensuite. Un peu comme dans les légendes que me contait ma mère : les personnages étaient des colosses qui ne parlaient pas, et puis on soufflait dans leurs narines, et la parole naissait.

Dans quelle langue parlaient-ils ? Ma mère ne m'a jamais répondu à cette question.

[...]

Cher Monsieur, la France n'a plus le monopole du français depuis longtemps. Cette langue est aussi la mienne, comme le *lingala*, comme le *kikongo* ou le *bembé*.

La langue française ? Elle se balade également chez nous en Afrique : habite les maisons en terre battue, somnole au pied des baobabs, nourrit les disputes dans les marchés, agrmente les échanges des vieux sages dans les cases à palabres...

Oh, finalement, cher Monsieur, j'écris en français parce qu'il fallait bien que j'écrive dans une langue ! Et je n'ai jamais éprouvé de regret...

Extrait de
*Écrivain et oiseau
migrateur*, Alain
Mabanckou,
André Versaille,
2011, p. 72-75.

APPELS À TEXTES

● Pour le **numéro du 15 février**, envoyez vos textes de « **Souvenirs d'école** » (de 500 et 3 500 signes), à Jean-Batiste Féline : jbfeline2000@yahoo.fr.

● Je coordonnerai, dans quelque temps, un numéro sur le thème : « **Existe-t-il une écriture féminine ?** »
Envoyez-moi vos textes à : pablodesal@orange.fr. Merci.

Paul Desalmand



HOQUET

LÉON GONTRAN DAMAS

Léon Gontran Damas (1912-1978), originaire de la Guyane, est avec Césaire et Senghor l'une des figures phares de la négritude. « Hoquet » tiré de *Pigments* (1937) est centré sur le thème de l'acculturation des « créoles » (bourgeoisie de couleur). Il se termine par les propos de la mère mécontente de ce que son fils néglige les leçons de violon :



AUGUSTA CURIEL/WIKIMEDIA COMMONS

**Non monsieur
vous saurez qu'on ne souffre chez nous
ni ban
ni jo
ni gui
ni tare
les mulâtres ne font pas ça
laissez donc ça aux nègres.**

Et j'ai beau avaler sept gorgées d'eau
trois à quatre fois par vingt-quatre heures
me revient mon enfance
dans un hoquet secouant
mon instinct
tel le flic le voyou

Désastre
Parlez-moi du désastre
Parlez-m'en

Ma mère voulant d'un fils très bonne manières à table
Les mains sur la table
le pain ne se coupe pas
le pain se rompt
le pain ne se gaspille pas
le pain de Dieu
le pain de la sueur du front de votre Père
le pain du pain

Un os se mange avec mesure et discrétion
un estomac doit être sociable
et tout estomac sociable
se passe de rots
une fourchette n'est pas un cure-dents
défense de se moucher
au su
au vu de tout le monde

et puis tenez-vous droit
un nez bien élevé
ne balaye pas l'assiette

Et puis et puis
et puis et puis
et puis au nom du Père
du Fils
du Saint-Esprit
à la fin de chaque repas

Et puis et puis
et puis désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en

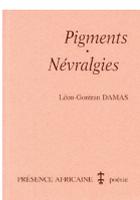
Ma mère voulant d'un fils mémorandum

Si votre histoire n'est pas sue
vous n'irez pas à la messe
dimanche
avec vos effets des dimanches

Cet enfant sera la honte de notre nom
cet enfant sera notre nom de Dieu
Taisez-vous

Vous ai-je dit ou non qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du Français
le français français

Désastre
parlez-moi du désastre
parlez-m'en
[...]



Extrait de
« Hoquet »,
Pigments, Guy
Lévis Mano,
(1937). Rééd.
Paris, Présence
Africaine, (1962)
p. 33 sq.

Peut-on écrire de façon créatrice dans plusieurs langues à la fois ?

MARC ALBERT-LEVIN

En 1966, dans le journal *Arts*, le philosophe Brice Parain affirmait : « On peut aimer une langue étrangère, la connaître bien, même au point d'en remonter à beaucoup de ceux qui l'ont toujours parlée, c'est un luxe comme un autre, mais je ne crois pas qu'on puisse aller jusqu'au bout de la pensée dont on est capable dans une autre langue et pour un autre pays que celui de son enfance et de son adolescence. La vérité est comme l'amour, elle ne se donne qu'à ceux qui lui donnent tout. »

J'avais repris cette phrase en collage dans mon deuxième livre *Tour de Farce* (Pauvert, 1970), écrit en français, à New York, dans un environnement entièrement anglophone. En 2006, au Salon du Livre consacré à la littérature francophone, ma rencontre avec Amir Parsa, présentée sous l'étrange intitulé « Francophonie new-yorkaise » me fit m'interroger sur la validité de cette dénomination. Nicole Gdalia, enthousiasmée par son travail, avait déjà publié six ouvrages de lui aux éditions Caractères.

Amir est né en 1968 à Téhéran. Sa famille est venue s'installer à Washington dix ans plus tard, au moment de la révolution iranienne. Mais à travers les errances géographiques, il y a eu une constante dans son adolescence : les lycées français. Le français, langue d'asile, comme on dit la France, terre d'asile ? Dans son cas, pas du tout. Amir n'a jamais émigré en France autrement que par la langue et la pensée. Et son « choix » du français comme langue romanesque ne s'accompagne

du renoncement à aucune des autres langues qu'il parle et écrit simultanément.

Connaissant sa maîtrise du persan, du français, de l'anglais et de l'espagnol, je lui avais demandé : « Pour toi, qui est "l'autre" ? » Et il m'a répondu : « J'aimerais donner une image différente de l'autre que celle qu'en donnent les récits de voyage, les reportages, l'anthropologie : je m'intéresse plus à l'écriture de l'autre qu'à la façon dont les autres le décrivent. »

Il ajouta : « Je ne me sens en exil nulle part. Je suis exilé de l'exil. Mon chez moi, c'est le mouvement, la rupture. Et je ressens cela moins comme une malédiction qu'une possibilité de nouvelles aventures. »

Lors de la sortie de son dernier livre écrit en français, *Fragment du cirque élastique de la révolution*, le 12 juin 2010, dans le cadre de « Paris en toutes lettres » les iPads venaient tout juste de sortir. Il les a immédiatement utilisés, ainsi que Twitter, YouTube et divers iPhones pour coordonner en temps réel des interviews d'enfants, aux arènes de Lutèce, des échanges avec une bouquiniste, sur les quais de la Seine, ou avec des voyageurs surpris du métro parisien. Au même moment, ses comparses, à New York, déclamaient en anglais des éléments de son texte ou l'enrichissaient d'improvisations. Amir Parsa, à notre époque de mondialisation, de multilinguisme et de pluriculturalisme, fait partie des poètes qui cherchent, à tâtons, de nouveaux modes d'expression.

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. jbfeline2000@yahoo.fr (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

Je m'abonne pour un an à *La Gazette* + cotisation, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

Abonnement papier Abonnement Internet Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.



ISSN 2101-5201

La Gazette de La Lucarne

mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris

lalucarnedesecrivains@gmail.com

Directeur de la publication : Armel Louis.

Coordination du numéro : Paul Desalmand.

Maquettiste : Emmanuelle Sellal.

La lang' n'a point le zo (la langue n'a point d'os)

Bruno Testa

Même si le lexique est à 90 % français (contrairement au créole mauricien, et surtout au créole des Seychelles qui contient beaucoup de mots anglais), cela ne signifie pas pour autant que l'on s'approprie d'emblée le créole réunionnais. Très difficile de parler créole sans déclencher le sourire de ceux qui sont tombés dedans à la naissance. Si le physique ne dévoile pas forcément l'identité de celui qui vient d'ailleurs, le parler, si.

Cette langue qu'on comprend et ne comprend pas, vous titille l'oreille (le *Zoreil* est celui qui vient de Métropole), part et repart, vous nargue, vous laissant désarmé sur la plage du sens. Langue bourdonnante, chantante, qui monte et descend sur la portée musicale de l'oreille. Langue irritante parfois, moqueuse, tout le temps. La langue des valets qui se moquent des maîtres comme dans Molière, la langue de l'opprimé contre l'opresseur, langue qui envoie valdinguer les codes par-dessus la langue. Langue minimaliste forgée dans l'urgence par tous ces peuples amenés de gré et le plus souvent de force dans cette île vierge. Mais la syntaxe simplifiée n'empêche pas l'invention permanente, bien au contraire. Libéré de toutes contraintes, le créole explose en images comme autant de feux d'artifice : « l'argent braguette » pour allocations familiales, « bonbon la fesse » pour suppositoire, « couverture pays » pour petite amie passagère (ne pas confondre avec « tantine », petite amie de cœur), « gratteur de fesse » pour paresseux, « coup de sec » pour verre de rhum, « un bon

peu » pour dire beaucoup.

Langue où seul le masculin existe :

« mon femme » pour dire ma femme, « mon case » pour dire ma maison.

C'est une langue de marins (à l'origine les premiers arrivants sont des marins), d'où les termes comme *souker* (attraper fermement), *démailler* (démêler), *râler* (tirer) qui donne *râleur de pioche* (ouvrier agricole).

On trouve des vieux mots français « aster » ou « à cette heure » (la transposition graphique est tout un débat !) pour dire maintenant. Des mots de région, exemple ce vieux mot picard « coquer » pour dire faire l'amour (ou plutôt baiser). Des mots malgaches, Madagascar faisant partie intégrante (comme l'Inde ou la Chine) de l'histoire de La Réunion : *zazakel* (petit enfant), *taye* (excrément).

Langue pleine de proverbes, comme toute langue populaire. *Z'enfant y pleure pas, y gagne pas tété*, autrement dit, si on ne se manifeste pas, il y a peu de chances que l'on obtienne quelque chose. *La lang' n'a poin le zo*, la langue n'a pas d'os ce qui signifie que la parole a peu de valeur.

Beaucoup de devinettes (*kosa in chose*), car la langue créole est ludique. Que veut dire *la main y sème, l'œil y ramasse* ? L'écriture et la lecture !

Enfin comme dans l'argot qui est aussi une langue de l'opprimé, l'insulte fleurit. Ainsi *Totoche ton moman* vaut bien un « nique ta mère » !



Famille métis
(père chinois et
mère créole).

S Comment parler belge ?

LE LIVRE Le livre de Philippe Genion *Comment parler le belge et le comprendre (ce qui est moins simple)* est un dictionnaire des belgicisms qui prouve que nos voisins font preuve d'une grande créativité. On y apprend

qu'*astruquer* veut dire « avaler de travers », qu'un *berlu* est une personne qui a la vue basse, mais aussi une personne distraite pas loin d'être un *saisi* (crétin). Ou qu'être *binache* signifie « être heureux », etc. Pour écrire en belge, voir de Nadine Monfils, *Les Vacances*

d'un serial killer, roman décrivant les mésaventures d'une famille de prolos qui, faute de pouvoir se payer la Costa del Sol, prend ses vacances sur les bords de la mer du Nord. L'usage discret, mais judicieux, des belgicisms pimente ce récit hilarant.

Philippe Genion, *Comment parler le belge et le comprendre (ce qui est moins simple)*, Seuil, Points, 2010. Nadine Monfils, *Les Vacances d'un serial killer*, Belfond, 2011.